



N^o 19. — 5 Septembre 1823.

ÉCLAIRS.

L'éducation publique, les Frères Ignorantins plus savans que les docteurs révolutionnaires. — L'Art de se faire aimer de sa femme, les Compères babillards. — Description de l'Espagne. — Discours des royalistes aux ministres français. — Les Libéraux récitant la prière des agonisans. — Le procès des dindes aux truffes. — Riégo buvant du Malaga. — Les Cortès tenant la foire à Cadix. — Vers gascons.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

(Premier article.)

Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup de l'éducation publique : je me trompe, on s'occupe beaucoup de l'université, ce qui n'est pas la même chose. Le public remarque avec peine qu'il entre dans ces débats plus de

scandale que d'éloquence, plus d'amertume que de charité, plus de déclamations que de raison.

Mais, dans ces discours, dont les uns se moquent, dont les autres gémissent, voit-on briller quelques-unes de ces pensées fécondes qui puissent jeter sur un sujet si noble et si délicat des clartés vives et soudaines? Hélas! il faut l'avouer, depuis long-temps, en France, on ne sait que gourmander au lieu d'instruire. Le mouvement révolutionnaire a imprimé à nos mœurs une certaine violence, à nos discours une certaine âpreté, qui nous rendent incapables de conserver à la vérité le caractère touchant et noble auquel tous les peuples la reconnaissent. Nous n'avons perfectionné que le mal; et quant au bien, si nos yeux l'aperçoivent encore quelquefois, nos mains sont devenues inhabiles à l'opérer.

Les soins de l'éducation sont un tribut que les générations se payent sans cesse les unes' aux autres: c'est par l'éducation que la chaîne des vérités se continue, que la civilisation peut se perfectionner; c'est par elle, enfin, que l'homme se prépare, avec plus ou moins de force, à gravir le sommet aride de la vie. Et, si nous négligeons de remplir cette obligation, à l'accomplissement de laquelle la nature a attaché le premier perfectionnement de l'homme, comment ne sentons-nous pas que nous nous jouons de l'avenir, et que nous jetons au vent cette semence précieuse que l'auteur de la vie nous avait confiée?

Je conviens que jamais il n'a été plus difficile que de nos jours de faire un bon système d'éducation: car les difficultés de l'éducation sont toujours proportionnées à la situation de gêne dans lequel se trouve l'état social; l'éducation se complique à mesure que la société est plus complexe. Lorsqu'au lieu de croyances il n'y a plus que des chocs d'opinions diverses, lorsque la démoralisation est arrivée à ce point que la civilisation offre encore comme

une parure brillante qui décore les débris de l'ordre social, comment alors saura-t-on sûrement discerner l'aliment moral qu'il convient de donner à ces jeunes générations qui entrent ardemment dans la vie? A peine elles ont quitté le berceau, que leurs habitudes, qui cherchent un modèle, se façonnent sur les habitudes vicieuses de leurs parens. Entrés dans les collèges, les jeunes gens rencontrent des précepteurs ignorans qui croient avoir achevé leur tâche quand ils ont appris à leurs élèves quelques phrases de grec et de latin; mais ils ne se doutent pas qu'il est essentiel, afin de ne pas les jeter désarmés dans la vie, de leur faire contracter des habitudes en rapport avec ce qui reste de bon dans une société qui se déprave. Croyez - vous que ce soit en prêchant des doctrines intolérantes que vous inculquerez la foi à ces jeunes êtres, qui, nés dans un siècle frivole, ont en quelque sorte sucé le doute avec le lait? Il y a aussi dans leur cœur une fibre religieuse : insensés ! vous ne savez pas la faire résonner. Descendez, le plus avant que vous le pourrez, vers ces qualités instinctives que la société même la plus corrompue ne peut jamais enlever à l'homme ; neutralisez les penchans pervers par l'action de ces qualités mêmes ; observez dans votre élève ce qui est l'effet d'une croyance spontanée, et ramenez à ce premier foyer toutes les vérités accessoires : commencez la chaîne par le premier anneau, si vous ne voulez pas qu'elle reste brisée dans vos mains. Mais gardez-vous d'offrir aux yeux de votre élève ces airs pompeux, ces habitudes mondaines, qui lui font croire que vous n'êtes auprès de lui que pour remplir une tâche, et que les jours de son éducation ne sont que des jours d'exil dont il lui dure de s'affranchir. Pourquoi ne vous citerais-je pas ici, comme des modèles que votre orgueil refusera d'avouer, ces frères des écoles chrétiennes, d'autant plus vertueux qu'ils sont plus pauvres ; d'autant plus estimables que, violant l'asile de leur

obscurité, des hommes pédans et superbes ont fait de leur nom un objet de scandale. Non, ils ne sont pas destinés à prémunir contre les erreurs de la société ceux qui doivent en occuper le sommet; mais, pauvres eux-mêmes, ils sont préposés à l'éducation du pauvre. Comme ils sont simples, pieux et résignés! quelle abnégation évangélique! Ils vivent au milieu du monde, et ils ne sont pas du monde; et quand, à la tête de leur jeune troupeau qu'ils conduisent au pied des autels, ils traversent la foule bruyante, on dirait des anachorètes mêlés au tumulte des cités. Puissent leurs paroles tomber avec fruit dans ces jeunes âmes, soit qu'à la vue du tombeau du pauvre ils leur prêchent la fragilité de la vie, soit qu'à la vue d'un être souffrant ils accoutument à la pitié, à la compassion, des cœurs que rien encore n'a desséchés! Et si le hasard fait que cette innocente caravane vienne à cheminer entre un convoi funèbre et le mendiant qui envie en secret peut-être le sort de celui qui n'a plus besoin de pain, que ce spectacle sera touchant! Et je ne sais même pas s'il est besoin des paroles pour ajouter à l'éloquence naturelle de ce tableau. Mais, parmi les mêmes circonstances, placez les processions pompeuses de l'Académie: sans doute un esprit exercé comprendra la moralité qui résulte de ces grands contrastes; mais ce spectacle aura perdu ce qu'il avait de si facilement instructif lorsqu'il s'y mêlait moins de vanité humaine.

Ce n'est donc pas seulement avec des sentences de l'Evangile, que l'on accole à des paroles bruyantes et amères, avec des plaintes auxquelles on s'efforce de donner, on ne sait par quel motif, tout l'éclat et toute la pompe ironique du scandale, que l'on doit espérer de réformer parmi nous l'éducation publique. Ceux qui s'obstinent à vouloir seuls régenter le siècle ne connaissent peut-être pas assez le siècle: ils ne savent qu'opposer des déclamations aux déclamations, des arguties à d'autres arguties. Je ne sais où

ils ont établi la chaire du haut de laquelle ils prétendent instruire les peuples ; mais il me semble qu'on devrait continuer à la placer, selon l'esprit de l'Eglise , entre un autel et un tombeau.

C. D**.

LITTÉRATURE.

L'Art de se faire aimer de son Mari. (1)

Dépêchez-vous, amateurs de scandale, vous qui ne voyez dans les querelles conjugales, dans les procès matrimoniaux, que d'amusantes distractions ; jouissez vite, car bientôt, en dépit de la chanson, *tous les ménages* seront comme *des jours sans nuages*. Chaque jour voit éclore un titre qui nous apprend les moyens de rendre inséparables l'hymen et le bonheur : il faudrait ne pas avoir strou francs dans sa poche pour se priver de traités aussi éminemment utiles. Voici M. Eugène de Pradel, membre de plusieurs académies, qui publie, à l'usage des demoiselles à marier, *l'Art de se faire aimer de son Mari*. Déjà M^{me} la vicomtesse de *** avait écrit sur le même sujet, et son sexe donnait peut-être plus de poids à ses leçons. Dans une pareille matière, M. de Pradel n'a pas craint la concurrence : il s'agit de savoir si le succès a justifié son audace.

Est-ce d'abord une chose fort prudente que de censurer dans sa préface un ouvrage intitulé : *l'Art de se faire aimer de sa Femme* ? M. de Pradel est-il bien sûr que la comparaison lui soit favorable ? A-t-il plus fait pour les dames que son prédécesseur n'avait fait pour les messieurs ? *L'Art de se faire aimer de sa Femme* n'était pas

(1) A Paris, chez Bailleul, libraire, rue Thibotaudé, n° 8.

une merveille ; mais c'était une drôlerie assez amusante , on n'y trouvait pas de quoi s'instruire , mais on y trouvait de quoi rire. *L'Art de se faire aimer de son Mari* est beaucoup plus grave , mais ne me paraît pas beaucoup meilleur. Mettons , au reste , le public à même de juger , en lui faisant connaître les principes et les systèmes de l'auteur que nous annonçons.

Et d'abord , n'allez pas vous figurer qu'il suffise , pour être heureux en ménage , de lire , quinze jours avant la noce , le volume de M. de Pradel : pour que ce livre soit utile à une jeune mariée , il faut qu'elle ait reçu une éducation conforme aux systèmes de l'auteur. Ainsi , après la lecture et l'écriture , la première chose qu'elle a dû apprendre , c'est *la Théorie de l'Homme*. Vous vous récriez déjà : voilà comme vous êtes. Toutes les innovations vous effraient : témoin la vaccine , que vous avez eue pendant long-temps en horreur. Eh bien ! M. de Pradel ne se rebute pas , lui : il soutient que , pour être en état de résister aux séductions , une demoiselle doit *avoir observé le cœur humain , comme ses faiblesses , ses égaremens*. En vain vous répondrez que la jeunesse suppose toujours qu'on lui grossit les dangers de l'amour pour lui en ravir les plaisirs , que l'expérience seule peut convaincre , et qu'on n'a pas besoin de livres pour s'instruire à ses dépens ; le membre de plusieurs académies vous répétera sans cesse : Hors *la Théorie de l'Homme* , point de salut pour les demoiselles.

Après cette instruction préliminaire , qui embrasse déjà un assez bon nombre de connaissances , la recette à suivre est fort simple : Qu'est-ce qui rend malheureux en ménage ? la jalousie , la coquetterie , la colère , la bouderie. Eh bien ! mesdames , ne soyez ni jalouses , ni coquettes , ni emportées , ni boudeuses. Quant au babil , vous pouvez vous en donner à votre aise ; M. de Pradel n'entend pas que l'on vous chicane là-dessus : le Ciel vous a créées pour

babiller, et vous ne pouvez manquer à votre vocation. Nous autres, nous avons *les filamens de la glotte trop grossiers, trop difficiles à ébranler*, et nous prétendrions en vain à *la netteté des sons, à la vivacité des roulemens et à la légèreté du rossignolage*. C'est d'ailleurs la féconde causerie des dames qui a rendu quelques hommes éloquens; et, ce dont je ne me serais jamais douté,

Grâce à ce babil éternel,
 Qui peut d'un vulgaire mortel
 Fatiguer l'oreille commune,
 Foi, Benjamin et Manuel
 Sont l'honneur de notre tribune.

Si ces vers-là venaient d'un royaliste, je croirais qu'on accuse les trois honorables d'être de véritables *commères*; mais les intentions de M. de Pradel ne peuvent être suspectes, et sans doute il a voulu dire que MM. Foi, Benjamin et Mannel étaient, en fait d'éloquence, de fameux *compères* : on ne peut pas disputer des goûts.

Il paraît que *l'Art de se faire aimer de son Mari* n'est destiné qu'à certains arrondissemens de la ville de Paris, car les dames du faubourg Saint-Germain sont fort maltraitées par l'auteur : suivant lui on trouve dans ce quartier des *virago cuirassées, qui prient Dieu le matin, méditent le soir, font des vœux pour la sainte inquisition, et maudissent les libéraux, qui seront damnés infailliblement*. Maudire les libéraux ! qui est-ce qui a de pareilles idées ? Ce sont des gens si aimables et si polis avec les dames. Les libéraux damnés ! Cela pourrait bien être pour quelques-uns ; mais un bon nombre peut compter sur le royaume des Cieux, en lisant ce verset de l'Écriture : *Beati pauperes spiritu*. Non, les dames du faubourg Saint-Germain ne sont pas telles que les dépeint M. de Pradel : je suis sûr qu'il en parle sans les connaître, et

parce qu'il est encore tout ébloui par les vertus de la rue du Montblanc et les innocences de la rue de la Clef.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. de Pradel renferme de très-bons conseils au beau sexe; et la première fois que ma femme sera méchante, je la condamnerai à en lire trente pages : je suis sûr d'amener ainsi le calme le plus parfait, le sommeil, par exemple. Il me semble que l'auteur avait publié jadis un recueil d'*Étincelles*; je suis fâché qu'il n'en ait pas mis quelques-uns en réserve pour l'avenir : cela aurait animé un peu ses traités de morale. Les demoiselles aiment assez ce qui brille, et *l'Art de se faire aimer de son Mari* ne les servira pas à leur goût. Il ne faut cependant pas décourager un moraliste à ses débuts : il fera peut-être mieux par la suite. Je le désire fort; et si jamais je vois paraître *l'Art de faire de bons ouvrages de Mœurs*, je promets d'envoyer le premier exemplaire à M. Eugène de Pradel.

Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne ; par M. Ch. Du Rozoir. (1)

Les ouvrages du genre de celui-ci ne sont ordinairement que des compilations ; mais lorsqu'il s'agit de l'Espagne, le compilateur a beaucoup à faire. L'histoire de ce beau pays, sa géographie et ses productions, surtout ses lois et ses mœurs, sont peu connus du reste de l'Europe. Il y a quarante ans environ que Florian mit en tête d'un roman intitulé *Gonsalve de Cordoue*, un essai sur l'invasion et le séjour des Maures en Espagne. Il faut l'avouer, à la honte de notre siècle, cet opuscule est le seul

(1) A Paris, chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

ouvrage de notre langue où l'on trouve l'histoire de cette occupation des Maures, qui dura près de huit siècles. Aucun écrivain ne s'est présenté encore pour raconter des événemens que Florian n'a fait qu'indiquer. Depuis quelques années, cependant, on a composé en France beaucoup de livres sur l'Espagne, mais presque tous sont relatifs aux opérations militaires qui eurent lieu dans la Péninsule depuis 1808 jusqu'à 1814; et peut-être est-il vrai de dire que le redressement de quelques erreurs géographiques est le seul avantage qu'on ait retiré de tous ces modernes écrits. Après les avoir lus on connaît un peu mieux la surface de l'Espagne, on sait que pendant six ans elle fut, sans aucun fruit, arrosée du sang français, mais on n'a rien appris de plus.

Dans les nombreux récits qu'on a faits de la lutte sanglante que les Espagnols soutinrent pour leur indépendance, il faut distinguer deux parties : savoir, la guerre contre les peuples de la Péninsule, et celle que se firent sourdement entre eux les lieutenans de Buonaparte. A cette époque chaque maréchal eut son historiographe, chaque corps d'armée son Xénophon; toutes les relations qui en sont venues se trouvent empreintes de cet esprit de rivalité qui alors éclata parmi les généraux Français; et, comme on s'en doute bien, chacun s'attribue le mérite des actions d'éclat qui eurent lieu, et rejette sur ses compétiteurs les fautes qui furent commises. Nous pourrions citer tel aide de camp qui a fait imprimer un gros volume, dans lequel ne se trouve même pas le nom d'une ville près de laquelle son général éprouva une défaite mémorable, ce qui n'empêche pas qu'on ne nous vante journellement l'exactitude et l'impartialité de l'auteur; car l'esprit de parti est venu servir d'auxiliaire à l'orgueil blessé. On conçoit combien la recherche de la vérité est difficile dans de pareils documens.

M. Du Rozoir, entièrement étranger aux discordes qui

éclatèrent jadis dans le camp d'Agramant, qu'aucun intérêt personnel ne porté à sacrifier Feragus à Sacripant, cet écrivain, disons-nous, n'appartient à aucune de ces coteries militaires nées de la guerre de 1808 : aussi, dans la partie historique de son livre qui se rattache à cet événement, il fait preuve de justice et d'impartialité.

Aujourd'hui que nous soutenons dans la Péninsule une guerre à laquelle on peut s'intéresser sans rougir, et que les gazettes renferment journellement des noms de villes, de provinces et de fleuves que nos troupes traversent, les personnes qui suivent les événemens ont besoin d'un guide sûr, d'un *cicérone* véridique. Nous conseillons à ces personnes de se procurer le livre de M. Du Rozoir; cet auteur, dans la description qu'il donne de chaque lieu, retrace les souvenirs militaires et politiques qui s'y rattachent, soit que ces souvenirs appartiennent à la guerre de Buonaparte, soit qu'ils rappellent le grand événement qui plaça la maison de Bourbon sur le trône d'Espagne : aussi les noms des Vendôme, des Berwik, des Crillon, se trouvent-ils mêlés dans son livre à ceux des Victor, des Moncey, des Suchet, etc.; tous rappellent de mémorables faits d'armes.

Mais l'auteur n'a pas borné les détails historiques qu'il retrace aux seuls événemens des temps modernes : il a puisé aussi dans l'antiquité et dans l'histoire du moyen âge. Les lieux que les Romains, les Goths ou les Maures, ont illustré par leurs succès ou leurs défaites, fournissent à M. Du Rozoir de fréquentes occasions de prouver sa profonde érudition.

Bourgoing et son tableau de l'Espagne sont souvent cités par M. Du Rozoir, et nous sommes loin d'en féliciter celui-ci, qui s'est rendu ainsi l'écho de plus d'une erreur : nous n'en citerons qu'un exemple. En parlant de la population de Malaga, qui, du temps des Romains, était de 80,000 âmes, et qui est aujourd'hui de 50,000, notre auteur transcrit la citation suivante : « Ces faits, dit M. Bour-

going, prouvent mieux que toutes les déclamations « philosophiques, le préjudice que l'expulsion des Maures a porté à l'Espagne. »

Sans doute le philosophisme moderne a beaucoup déclamé, a dit beaucoup d'absurdités contre l'intolérance religieuse ; mais c'est se rendre son complice, c'est s'associer au ridicule dont il s'est couvert, que de blâmer les Espagnols d'avoir expulsé de leur territoire les sectaires de Mahomet. Ne voyons-nous pas, par l'exemple de la Grèce et de l'Asie-Mineure, la décadence où sont tombés les pays qu'habitent les Musulmans ? Dix siècles ont suffisamment démontré que les arts et l'islamisme sont incompatibles. D'ailleurs, croit-on que les Maures subjugués par les Espagnols eussent consenti à subir la loi des vainqueurs, même avec la liberté d'exercer leur culte ? Non, car on ne voit en aucun lieu du monde des Mahométans s'établir où leur religion n'est pas dominante. Aujourd'hui même la philosophie prêche une croisade contre les Turcs, et demande leur expulsion de l'Europe. Pourquoi donc a-t-on fait un crime aux Espagnols d'avoir agi, à la prise de Grenade et de Malaga, comme feraient les Grecs modernes, aux applaudissemens de la philosophie, s'ils venaient à s'emparer de Constantinople ? L'exclamation de M. Bourgoïn est au moins ridicule, et c'est pour cela que nous blâmons M. Du Rozoir de l'avoir copié.

Puisque nous voilà au chapitre de la critique, nous exprimerons nos regrets de n'avoir pas trouvé en tête de la *Description géographique et historique de l'Espagne*, une meilleure carte de ce royaume : celle qui s'y trouve n'est propre qu'à déparer l'ouvrage. Dans les premières pages de celui-ci on rencontre des *détails généraux*, où M. Du Rozoir a traité du caractère de l'Espagnol, de son sol, de sa religion, de son gouvernement, etc. Cette introduction, trop succincte sans doute, prouve que l'auteur

a fait sur le pays qu'il décrit des recherches et des études peu communes.

En général, le style de l'ouvrage dont nous venons de parler est clair et facile, souvent même élégant. Si l'on y rencontre quelques négligences, du moins on n'y remarque aucune recherche; on n'y trouve pas, surtout, ces sarcasmes surannés que la philosophie moderne ne manqua jamais de prodiguer aux moines et aux prêtres. M. Du Rozoir ne pense pas qu'un peuple soit ridicule et méprisable parce qu'il est pieux: il croit, au contraire, que c'est la piété qui enfanta cet héroïsme que montra le Vendéen en 1793, et que, plus tard, nous avons admiré dans l'Espagnol.

Z.

Fragment d'un écrit trouvé il y a peu de jours dans les rues de Madrid.

. Eh quoi! la révolution allait triompher, les royalistes allaient succomber, la religion allait disparaître, la royauté allait devenir l'esclave de la souveraineté du peuple, les carbonari étaient sur le point de devenir les maîtres du monde, les comités de salut public allaient lui donner des lois, les autels du Dieu vivant devaient être renversés, les églises converties en *temples de la Raison*: un seul instant a fait évanouir de si flatteuses espérances; et vous ne voulez pas qu'on frémisse!

Ah! oui, frémissez, frères et amis! les chants de triomphe et de victoire dont vos feuilles homicides retentissaient il y a peu de jours encore se sont convertis en lamentations lugubres, et les honnêtes gens, les amis de la religion et du trône respirent de nouveau: la croix domine encore sur nos éternelles basiliques; elle brille sur la

cime de nos montagnes, dans les plaines verdoyantes que le pieux laboureur, que vous cherchez à égarer, arrose de ses sueurs ; l'honneur des souverains est encore intact, et il n'y a point encore de pacte avec l'iniquité.

Mais quel pacte, quelle transaction, quel traité peut-il exister entre le mal et le bien ? Comment peut-on concevoir l'ombre d'un rapprochement entre deux choses de nature si opposée ? Il est de leur essence que l'une cherche à détruire l'autre ; et cette lutte doit nécessairement durer tant que le monde existera. Quelle espèce de concession peut faire au crime la vertu ? et comment l'un pourra-t-il jamais supporter l'autre ? Cela passe les bornes de l'entendement humain, ou, pour parler avec plus d'exactitude, cela est éternellement impossible.

Cependant il s'est trouvé des génies ministériels (et quels autres que des ministériels pouvaient être capables d'une pareille exception !) qui ont imaginé de regarder la révolte comme une puissance, et de lui proposer une négociation. Que, par cette sublime pensée, l'autorité sacrée et la majesté des souverains eussent été avilies, que l'honneur de notre armée eût été outragé, que l'on eût foulé aux pieds les lois les plus saintes, et que l'on eût compromis à jamais le repos et la tranquillité des Etats, tout cela était parfaitement égal : d'aussi faibles intérêts doivent disparaître devant les décisions des cabinets et les profondes combinaisons de la politique. Il nous semblait à nous que les vaillans et fidèles soldats français avaient été envoyés dans la péninsule, guidés par un fils de France, pour poursuivre et attaquer la révolution dans ses derniers retranchemens, pour la détruire à tout jamais, et purger le monde du monstre qui depuis trente ans le dévore. Nous croyions que le choix auguste que le Roi daignait faire pour commander ses armées en Espagne, et les paroles descendues du trône à l'ouverture de la dernière session législative, et la haute assurance don-

née, il y a peu de jours, à l'ambassadeur de la Régence, indiquaient d'une manière assez positive et assez précise l'esprit et le but de l'expédition. Voilà ce que nous croyions, et toute l'Europe avec nous; mais nous nous sommes grossièrement trompés : tout cela ne devait aboutir qu'à une transaction. Ainsi l'ont décidé nos grands politiques, et l'on sait que nos grands politiques sont infailibles.

Ils ont donc proposé des accommodemens à des hommes qui étaient vaincus, terrassés, enchaînés, pour ainsi dire, et sans ressource aucune : un pas encore, et ils n'étaient plus; leur antre était fermé; Ferdinand remontait sur son trône; les malheureux Espagnols retrouvaient enfin le repos et le bonheur, qui semblent les fuir depuis si longtemps, et l'Europe respirait, parce que ses destinées dépendent maintenant de celle de la Péninsule. C'est là que doit être jugée la grande question. Eh! bien c'est dans de pareilles circonstances que l'on a pensé à présenter l'olivier aux féroces géôliers du Bourbon d'Espagne! Etrange aveuglement!

Enfin, qu'en est-il résulté? Que l'on s'est moqué des propositions et de ceux qui les faisaient, et que l'on a été obligé de reprendre le chemin que l'on n'aurait jamais dû abandonner. Ce dénoûment, prévu par les esprits les plus bornés, a échappé à la haute pénétration de quelques hommes d'Etat. Il est vrai que ces messieurs embrassent l'ensemble et ne s'occupent jamais des détails.

Ah! que ne m'est-il permis de pénétrer dans l'enceinte où ces hommes se rassemblent pour balancer les destinées de la France; je leur dirais : « Oh! vous qui tenez en vos mains les rênes du gouvernement, et qui, par cette même raison, devez avoir une plus grande dose d'esprit, de jugement et de raison que les autres hommes, puisque vous êtes chargés du soin de les diriger, comment vous êtes-vous déçus à tel point d'aller composer avec la révolte! Si, malgré

votre profonde instruction, votre vaste érudition, vous avez pu oublier les leçons de l'histoire, ne vous souvient-il plus de ce qui s'est passé en Europe depuis trente ans ? Faudra-t-il vous répéter ces vérités qui, à force d'être dites, sont devenues des lieux communs, dont on n'ose plus se servir, parce qu'il n'est plus nécessaire de persuader à personne que la faiblesse des bons fait la force des méchants, et que, par conséquent, la force de la révolution a toujours été en raison inverse de la fermeté des souverains ? Faudra-t-il dérouler à vos yeux le sanglant tableau des malheurs que la faiblesse, ou, si vous l'aimez mieux, la *politique* a fait fondre sur la France ? Vos pas ne se portent-ils plus sur cette place où se consumma le plus épouvantable de tous les sacrifices ? Et si c'était en traversant dans votre char rapide ce terrain sacré, que vous eussiez conçu la première idée de traiter avec ceux qui ont fait de la douane de Cadix le *temple* de l'Espagne ? Vous frémissez !!!... Oui, la supposition est admissible : tel est le pouvoir de l'oubli. Eh ! ne le recommandez-vous pas à chaque instant !

« Vous semblez blâmer la Régence ; vous la traitez, par ceux qui se disent vos organes, d'intolérante et d'exagérée ; et dans le moment où d'une main ferme et courageuse elle s'apprête à saisir le monstre, à seconder les glorieux efforts des défenseurs de la monarchie, vous comprimez son élan, vous l'abandonnez, et vous renouvez à Andujar l'ordonnance du 5 septembre, de funeste mémoire ! Ah ! songez bien plutôt à imiter cette Régence espagnole que vous regardez avec tant de dédain. Voyez si elle sait profiter des leçons de l'expérience, si elle a observé avec attention les maux que la révolution a faits en France ; et si enfin elle avait trouvé le remède à ceux que le génie du mal a faits en Espagne. Voyez comme elle rejette toute espèce de politique tortueuse et basculaire, pour marcher ouvertement, hardiment, avec franchise, à

la liberté de son Roi, et à la destruction du jacobinisme.

« La joie que votre conduite erronée avait répandue parmi les libéraux et les amis des Cortès, les complimens que leurs feuilles perfides et incendiaires vous adressaient la dernière semaine, l'audace avec laquelle elles faisaient le panégyrique de la révolte et du régicide, étaient la plus sanglante satire de vos tristes opérations; comme leurs plaintes, leurs invectives, leurs injures et leurs sarcasmes seront toujours le plus bel éloge que vous puissiez mériter. Pour régler votre marche vous n'avez qu'à consulter les journaux de la révolte: s'ils vous louent, vous êtes perdus.

« Dépositaires de l'autorité souveraine! abjurez de funestes erreurs! Renoncez à de vaines et fallacieuses théories! Ne vous laissez plus entraîner par les rêves d'une imagination brillante! Ne vous laissez pas aller aux illusions de votre trompeuse fantaisie. Quittez un peu les hauteurs où vous vous êtes élevés, et voyez le monde tel qu'il est, les révolutionnaires tels qu'ils ont toujours été, et tels qu'ils seront toujours, si vous persistez à *transiger* avec eux. Profitez de la belle chance que vous avez entre les mains. Sauvez l'Espagne, vous le devez, vous le pouvez; consommez ce grand œuvre, et que la révolution soit étouffée par vos mains dans le berceau même qui la vit naître. »

NOUVELLES PRIÈRES DE QUARANTE HEURES.

Il est d'usage, dans la catholicité, quand tout un peuple attend un grand événement, d'adresser au Tout-Puissant, pour lui demander une heureuse issue, des prières qu'on nomme de *quarante heures*, parce qu'elles retentissent dans les lieux saints pendant cet espace de temps. A l'approche de l'imposante catastrophe qui se présente sous les

murs de Cadix, il n'est pas une âme honnête, il n'est pas un vrai Français dont le cœur ne tressaille d'impatience, ne palpite d'espérance, et n'implore le ciel pour le succès de nos armes; c'est-à-dire que la bande *radicale* forme des vœux contraires, et que ses oraisons à un *Être Suprême quelconque* ont un objet diamétralement opposé.

Chacun sait que, dans ce parti, de même qu'il n'y a point conformité de principes, d'opinions, ni de but, de même il n'y a point unité de désirs, point unité de dieux; point unité de culte. Chacun s'y choisit à sa guise une divinité qu'il prie quand cela lui convient. L'indépendance religieuse y est portée à son plus haut degré de perfection; cependant, comme le cas est extrêmement grave, et que la révolution, qui est le *Jupiter* de ce polythéisme, se trouve *in extremis*, le Comité directeur, revêtu du sacerdoce suprême de cette chère idole, a cru pouvoir adresser à tous ceux qui professent le *libéralisme*, sans porter atteinte à la liberté de leurs diverses croyances, une espèce de mandement pour les exhorter à se mettre en supplications pendant deux jours devant leurs autels respectifs, afin d'obtenir chacun de son fétiche, ou démon protecteur, le triomphe de la cause expirante.

La pièce ne laisse pas d'être curieuse.

Très-chers frères,

« Quel effet a produit sur vous cette phrase terrible qui a retenti dans toutes les gazettes : « *Si le Ciel protège cette entreprise, si les deux bataillons peuvent se former sur la plage, l'île de Léon est à nous, et Cadix ne tiendra pas vingt-quatre heures?* » N'avez-vous pas été frappés au cœur? Ne vous semble-t-il pas voir d'ici l'ennemi, c'est-à-dire ces enragés de soldats français, se ruer sur les positions *constitutionnelles*, les enlever d'assaut, s'y installer, et de là foudroyer d'innocens patriotes pour

IX.

les forcer à mettre les pouces ? Quelle affligeante idée ! très-chers frères. Quel spectacle à la fois révoltant et funeste ! Nous n'y pouvons rien , hélas , de nos personnes : nos vœux seuls parviendront peut-être à écarter le danger.

« Nous savons tous qu'il existe un *Être Suprême*, un de nos prophètes nous a ordonné de le croire. Cet *Être Suprême* doit nécessairement être *libéral*, puisqu'il est né en 1793. Sous quelque forme que nous l'adorions, supplions-le donc , très-chers frères, de protéger nos malheureux amis. Il nous exaucera, sans doute : car il y va, dans la conjoncture , du salut de sa mère et de la nôtre , de l'immortelle révolution actuellement sur le bord de l'abîme. Il y va aussi de sa propre gloire, car n'est-ce pas au nom de *Dieu* que marchent nos *ennemis* ? de ce *Dieu* jaloux, de ce *Dieu* tyran, de ce *Dieu* despote qui veut régner seul arbitrairement et détrôner l'*Être Suprême* lui-même ? *Deus verbum*, quelques ignorans ont traduit ces mots par *Dieu est le verbe* : un de nos docteurs les a mieux compris, et s'est écrié, dans une occasion mémorable : « *Dieu, c'est un mot !* » Nous nous en tenons à ce sens, qui est le véritable. Mais l'*Être Suprême*, très-chers frères, a droit à nos hommages ; rangeons-le parmi les pouvoirs légitimes, parmi les autorités *constitutionnelles* ; qu'il soit le chef de la municipalité libérale !

« Or çà, très-chers frères, et ce considérant, il est arrêté par nous , qu'attendu l'imminent péril qui menace le *palladium* révolutionnaire de la Péninsule, et pour n'avoir rien à se reprocher, il sera récité par chaque *fidèle* pendant *quarante heures* une prière *ad libitum*, dans la vue de demander *là-haut* de faire échouer l'attaque de l'*ennemi* contre le *Trocadero*. Ceux qui n'en sauraient aucune sont autorisés à chanter celles des *agonisants*. Nous nous flattons qu'on comprendra nos intentions, et qu'elles ne trouveront point de contradicteurs.

« Sur ce, nous appelons sur vous, très-chers frères, les faveurs de l'Être Suprême, et désirons que, quel que soit le résultat de l'événement, vous ne vous laissiez aller ni à une trop décourageante douleur, ni à une joie trop immodérée, et que vous conserviez la dignité qui convient à des hommes libres, même lorsqu'ils ont poings et pieds liés !!! »

Prière du Constitutionnel.

Déesse de la Liberté, toi à qui j'offris de si tendres respects dans les antichambres de feu l'empereur, toi que j'encensai avec tant d'amour dans les salons de la police, viens à notre aide; monte sur les retranchemens de la constitution; prends à la main ton bonnet de laine ou de coton, et disperse à grands coups les farouches assaillans qui se disposent à les escalader. Je fais vœu, si les satellites du pouvoir absolu échouent, de déposer sur ton autel toutes les chaînes dorées, toutes les clefs de chambellan qui se trouvent dans mes bureaux.

Prière du Courrier Français.

Puissante Irminsule, divinité des vieux Gaulois, tu connais ma haine pour les Francs, quoique je me sois donné le nom de Français; tu connais aussi mon patriotisme: c'est lui qui me porte à te prier d'écraser mes compatriotes dans leur inique entreprise; fais, je t'en conjure, qu'il n'en revienne pas un, et que l'île de Léon soit pour eux le défilé de Roncevaux. Je te promets une couronne de chêne.....: peut-être sera-t-elle en or, si la souscription donne; mais, à coup sur, il y aura des glands.... Il y en avait à celle qu'un de tes prêtres a dernièrement reçue de nos mains. Les patriotes les aiment beaucoup.

Prière du Journal de Paris.

Déesse Raison! dois-je en avoir le démenti? J'ai prédit que les Français seraient vaincus; je l'ai prédit, parce que je voulais persuader que, sans mon maître, sans mon joli patron, sans mon gentil propriétaire, il n'y avait pas de gouvernement possible en France. Il était si bon, si juste, si dévoué, mon cher petit Duc! Me laisseras-tu dans l'embarras! Ah! non, déesse Raison, tends-moi la main, que je me relève! extermine cette armée d'*ultras* qui se battent pour les *privilèges*; qu'il n'en revienne pas un du *Trocadero*: je passerai pour un prophète; et toi, bonne déesse Raison, je viendrai chaque année, à pareille époque, mettre au pied de ta statue un superbe *hortensia*.

Prière du Pilote.

Ombres de Brutus et de feu M. de Robesp** (qui n'est pas encore jugé, comme chacun sait), ne frémissiez-vous pas à la seule pensée de voir tomber les fers d'un Roi? Ah! sortez de vos tombeaux! accourez sur la brèche, le bonnet rouge sur la tête et la pique à la main! Frappez les satellites de la royauté; empêchez ces drapeaux blancs de flotter sur les forts de Cadix; étouffez ces cris de *Vive le Roi!* qui déchirent l'âme de tout vrai patriote! Mort, mort, mort, aux soldats qui combattent sans la cocarde tricolore; victoire aux *Descamisados!* Ombres généreuses! je compte sur votre secours; comptez sur ma reconnaissance. Je jure ici, par la révolution, par le club des Jacobins, et par la Fontana d'Oro, de décorer vos tombes de plus d'un trophée semblable à celui que Paul Miralles a récemment attaché aux murs de Lérida!!!...

Le *Moniteur* nous apprendra bientôt s'il y a des dieux pour le *Pilote* et ses complices.

ÉCLATS.

L'hiver dernier, plusieurs journaux libéraux, à force de parler d'*ail* et d'*oignon*, à propos d'une ode de M. de Marcellus, avaient contracté l'odeur de ces légumes. On dit que quelques maîtres-d'hôtel, alléchés par cet appât, avaient consenti de s'abonner. On ajoute qu'il avait été convenu que l'abonnement se paierait en nature, c'est-à-dire que les nouveaux abonnés donneraient douze dindes aux truffes, payables en autant de livraisons. Des difficultés sont bientôt survenues entre les caissiers et les cuisiniers. Un procès a éclaté. Des avocats ont été consultés sur la question de savoir si un abonnement de ce genre était valable. Il vient de paraître une consultation, qui décide que la circonstance des *dindes* données en paiement changeait la nature du contrat, et qu'au lieu d'être une convention d'abonnement, ce n'était plus qu'un acte d'échange.

Un acte d'accusation dressé contre le gaz hydrogène, appuyé d'une foule de signatures, et où l'on trouve un rapport circonstancié d'un grand nombre d'accidens occasionés par ce genre d'éclairage, a été inséré dans *la Quotidienne*. On dit qu'une foule de bourgeois du Marais, épouvantées par cette lecture, et par les dangers auxquels la ville de Paris est exposée par la présence du luminaire fulminant, sont allés coucher hier hors des barrières; on ajoute même que quelques-uns d'entre eux n'ont pu trouver le sommeil et le calme qu'après la dixième poste. Aussitôt il est parti des bureaux du *Constitutionnel* et du *Courrier* une circulaire pour rassurer les fuyards, dans laquelle on leur prouve très-bien que, lors même que le foyer du gaz viendrait à s'embraser, il est probable qu'il ne périrait pas au delà de la moitié des habitans de Paris, et qu'après tout, il fallait savoir faire quelque sacrifice pour jouir des bienfaits des *lumières*. On voit que les libéraux parlent des bienfaits du gaz comme de ceux des révolutions: les uns et les autres s'achètent au même prix.

On lisait; il y a quelques jours, dans Paris, l'affiche suivante:

« Il a été perdu ces jours derniers un perroquet coiffé d'une huppe rouge, ayant les yeux gris ; il répond au nom de *Coco*. » Le perroquet ayant été trouvé dans les bureaux d'un journal libéral, où il s'était réfugié, l'administration du susdit journal a demandé à garder le perroquet pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'on en eût trouvé un autre, attendu qu'on ne pouvait s'en passer.

On assure que, le comité directeur ayant envoyé son *ultimatum* à l'un des généraux français qui sont sous les murs de Cadix, avec prière de le faire tenir en main propre au roi Ferdinand, le général Français s'est empressé de l'envoyer aux cortès dans une bombe. L'artilleur chargé de mettre l'*ultimatum* dans la bombe, a écrit au bas : « On ne se plaindra plus que les Français ne se prêtent pas aux accommodemens, car ils ne disent pas cette fois : *Il n'y a pas méche*. »

Chassé de Cadix, Riégo est à Malaga, si célèbre par son bon vin. Les uns disent que Riégo est là pour se sauver : nous sommes sûrs, nous, que c'est pour s'y *fortifier*..... l'estomac.

C'est la garde royale qui doit marcher la première à l'attaque du Trocadero. En vérité, ces pauvres *constitutionnels* ont bien du malheur!!!

Nous tenons de personnes dignes de foi, que Maubreuil, l'assassin de la belle écaillère, a été nommé officier supérieur dans la légion étrangère au service des révolutionnaires espagnols. Un libéral français, à qui l'on a annoncé ce brillant avancement, s'est écrié : *A tout péché miséricorde*.

Dimanche dernier, les paisibles habitans de Meudon ont été privés du plaisir de leur promenade ordinaire. Dans la soirée on a fait courir le bruit qu'un chien enragé parcourait les bois : aussitôt les habitans du village se sont mis à sa poursuite; et après une heure de battue, il n'ont trouvé que M. T....t, assis tranquillement, contre son ordinaire, au pied d'un arbre, et écrivant un article pour le *Pilote*.

« Eh bien, disait-on hier à l'abbé de P**, voilà le *Saint-Siège*
 « vacant. — Ce n'est pas, répondit l'ex-archevêque, ce *Siège-*
 « là qui m'occupe: c'est celui de Cadix. »

Les cortès ont beau faire tirer sans cesse tous leurs canons sur
 nos troupes; nos troupes ne forceront pas moins les cortès à
 changer bientôt de *batterie*.

Un voyageur qui arrive de Cadix affirme que la grande foire
 qui a lieu tous les ans dans le mois d'août, dans cette ville, s'y
 est encore tenue cette année; qu'il est vrai que les cortès n'y ont
 paru qu'en tremblant, mais qu'enfin leur peur n'a pas arrêté la
 foire.

VERS GASCONS

A l'occasion de la fête de la Saint-Louis.

C'est la fête du Roi! qué lui dire dé bon?
 Jé cherche, moi! Comment! tu laisses un Gascon
 Dans l'embarras, ô Muse! ô déesse Madone?
 Ton feu dé paille est mort? Dé l'eau dé la Garonne,
 Une goutte vaut mieux pour chanter un Bourbon,
 Qué l'Hippocras des dieux, qué l'air dé l'Hélicon.
 Sandis! j'en conservais une petite fiole,
 Jé m'en mouille la langue et jé prends la parole,
 Aux cris *Vivé le Roi! vivé la Saint-Louis!*
Vivent tous les Bourbons! les grands et les petits.
 Cé cher duc dé Bordeaux, il attendrit mon âme,
 Et les larmes aux yeux, dé plaisir jé mé pâme
 Quand jé parle dé lui. Ah! lé vaillant garçon!
 On né l'appellera qué lé prince Gascon.
 Jé lé vois chez lé Turc arrivant en croisade,
 Renverser lé Croissant par une gasconnade.
 Mes braves Parisiens, né soyez point jaloux
 Dé tout cé qué jé dis; ce n'est pas contre vous;

Jé vous aime beaucoup , j'ai vu votre allégresse ;
 Vous avez pour lé Roi la plus vive tendresse ;
 Vous avez dignément célébré lé beau jour
 Dé sa fête , et partout éclatait votre amour.
 Jé vous ai bien comptés , vous étiez neuf cent mille
 Qui véniez dans son cœur tous chercher un asile :
 Et vous l'avez trouvé. Soyons dé bonne foi,
 Aurions-nous pu jamais avoir un meilleur Roi ?
 Tant dé braves Français là-haut montaient si vite ,
 Qué lé Ciel sé lassa dé récévoir visite ;
 Et pour les loger tous , étant dans l'embarras ,
 Lé bon Dieu renvoya les Bourbons ici-bas
 Cé fut une faveur dé la Toute-Puissance.
 Mais qu'il faut dé talent pour gouverner la France !
 Les hommes d'aujourd'hui sont capables dé tout ;
 Il faut bien sé garder dé les pousser à bout :
 Ils n'ont plus ni bon sens , ni raison , ni morale ;
 Seulement il leur faut un bont dé martingale
 Pour régler leurs écarts. Qué d'esprit dé travers !
 Qué dé gens entêtés et qué dé cœurs pervers !
 On invente dé tout pour éblouir la vue :
 Avec le feu du ciel on éclaire la rue ,
 On allume sa pipe , et l'on n'aperçoit pas
 Qué lé gaz quelque nuit mettra Paris en bas.
 Soyez plus réfléchis , car , par l'expérience,
 Vous êtes mûrs , jé crois , et pleins dé connaissance.
 Vous eûtes bien aussi dans lé temps certain goût....
 N'en parlons plus : l'oubli , d'ailleurs , efface tout.
 Mais , ce qui maintenant déshonore la France ,
 Sont ces mauvais journaux pleins de fiel , d'impudence ,
 Et tous ces avocats dé la rébellion,
 Qui prêchent à grands cris la révolution.
 La Charte nous donna la liberté d'écrire ,
 Dé parler ; mais , sandis ! devons-nous donc tout dire ?
 N'avons-nous pas aussi la liberté des mains ?
 Devons-nous pour cela dévenir assassins.
 Ou , voulant mé servir dé plus douces peintures ,
 Devons-nous souffléter les vilaines figures ?
 Mais laissons tout céla ; cé n'est pas lé moment
 Dé sé vouloir du mal : il faut être indulgent
 Quand on est bon Français , qu'on aime sa patrie ,
 Et qu'on ehérit son Roi tout autant qué la vie.

Par Almanzor LAFOSSE ,

Sociétaire du Cercle du 12 mars de Bordeaux.